

LE FONDAMENTALISME, NON EVANGELIQUE ?

Par Henri Blocher
Doyen de la Faculté de théologie évangélique
Vaux-sur-Seine

Les mots sont comme des bombes : ils explosent parfois au visage des manipulateurs. Tous les mots ? En tout cas, ceux d'intégrisme et de fondamentalisme, qu'on voit souvent rapprochés. Ceux qui les rapprochent ne paraissent guère déborder de sympathie... Averti de cet état de choses, j'ai découvert avec d'autant plus de gratitude le tact et la dextérité avec lesquels notre distingué collègue, le Professeur Gabriel-Philippe Widmer, en fait usage. J'assume l'appellation, il est vrai non contrôlée, de « fondamentaliste », et j'ai pu lire sans haut-le-cœur les pages qui me situent, avec mes pareils : elles fournissent le stimulus souhaitable pour une franche et fraternelle discussion.

Outre la courtoisie du ton, et l'effort, qui n'a pas été vain, pour saisir l'intention des choix, j'ai apprécié le discernement proposé entre intégrisme et fondamentalisme. Après tant de confusion incompréhensive, la perspicacité sur la différence réjouit à coup sûr. Je n'oserais même pas en demander tout à fait autant ! L'accent sur l'auto-interprétation scripturaire et sur l'analogie de la foi me semble bien restitué. La mise en valeur de la filiation calvinienne du fondamentalisme se justifie à mes yeux, même si je souhaite en retoucher l'interprétation, et s'il faut rappeler l'existence d'autres racines, luthériennes et anabaptistes. Un peu plus brûlant, peut-être : je peux souscrire à la thèse majeure qui privilégie, parmi les facteurs explicatifs, le rapport avec la culture moderne, l'effet des conditions historiques, à la suite de la crise de la pensée européenne (1680-1715, Paul Hazard).

Sans attendre, je dois avouer, cependant, ma surprise, quand j'ai lu *in cauda*, sous le titre « Une dernière remarque », le jugement suivant : « A la suite des réflexions précédentes, je constate que... le fondamentalisme [ne fait pas] partie... de l'essence du christianisme

évangélique ». Elle m'a pour le moins déconcerté. De conséquence et de constat, je n'en perçois guère : plutôt un saut, *non sequitur*. De l'apport de l'histoire, des aspects de réaction à la crise que revêt le fondamentalisme, on peut aussi bien conclure que ce dernier est la traduction du christianisme évangélique appropriée au temps, l'expression de son essence en un siècle critique. D'autres critères seraient requis pour montrer que le fondamentalisme, fort bien défini dans le texte par la volonté de poser l'Écriture comme unique fondement, n'appartiendrait pas à l'essence du christianisme évangélique.

C'est le lien à l'histoire, justement, longuement exploré par le Professeur Widmer, que je tiendrais à commenter. Des deux mouvements étudiés, il déclare : « Ils cherchent à mettre hors circuit l'histoire comprise comme support de processus évolutifs ». Je ne suis guère compétent pour en juger dans le cas de l'intégrisme : quant à ses formes récentes, je ressens davantage son souci de sauvegarder l'intégrité du dépôt traditionnel que d'assimiler, intégrer, des éléments modernes ; cela en dépit du génie assimilateur et de l'ambition récapitulative caractéristiques du catholicisme – d'où le porte-à-faux de l'intégrisme actuel, fidèle au contenu (non seulement à la lettre) de l'héritage, mais d'attitude réellement peu catholique. S'il s'agit du fondamentalisme, cependant, la relation à l'histoire me paraît plus complexe que ne le suggère la formulation offerte, et je voudrais l'expliquer.

Si l'on veut désigner, chez les fondamentalistes, de vives réticences à l'égard du progressisme, le refus de l'évolution comme valeur en soi, j'en tombe d'accord. Relevons, toutefois, que la théorie de l'évolution des espèces biologiques a été bien accueillie d'abord par de grands docteurs évangéliques, et que James Orr dans les *Fundamentals*, la série de monographies qui a donné son nom au fondamentalisme, plaide en faveur d'un évolutionnisme théiste. Si l'on veut, encore, indiquer que les fondamentalistes estiment la part des invariants dans la condition humaine plus grande qu'on ne le fait couramment de nos jours, c'est bien ça ; et je crois leur dossier de quelque poids. Mais les fondamentalistes ne mettent pas hors circuit l'histoire, ils critiquent l'historicisme ; ils dégonflent la baudruche d'une mythologie moderne dont la Parole de Dieu perce les prestiges.

Nous touchons sans doute le nerf de la dispute. Rien n'étonne plus un fondamentaliste comme moi que cette suggestion, de la part d'un autre disciple du Seigneur Jésus : constater une évolution impliquerait d'emboîter le pas. Comme si lutter contre des influences (par exemple, « de la culture techno-scientifique »), c'était *ipso facto*

les « sous-estimer » ! Je ne sacraliserai pas le devenir de nos sociétés, je refuserai de respecter une sorte de norme dans la contrainte qu'il exerce de fait. Je ne ferai pas de l'histoire le tribunal ultime, je récuserai l'équivalence hégélienne *Weltgeschichte/Weltgericht*, je revendiquerai le droit au non-conformisme culturel.

L'histoire, néanmoins, est si peu hors circuit que les fondamentalistes se passionnent souvent pour son interprétation, diverse selon les courants. Le dispensationalisme (voir la Bible Scofield), tendance réputée « dure » dont je ne suis pas, est un schéma interprétatif de l'histoire, qui entend déchiffrer le sens du présent. Le restaurationnisme récent, hybride des lignées pentecôtiste ou charismatique et « Frères », tire une partie de sa force d'une interprétation fermement dessinée des évolutions de l'Eglise depuis dix-neuf siècles. Le néo-calvinisme offre une analyse très poussée des « motifs » de l'histoire occidentale, qui, au seul plan technique, rivalise avec les philosophies de l'histoire les plus élaborées. J'introduirais volontiers une hypothèse historique pour rendre compte de l'avènement, avec Calvin, d'une fidélité plus lucide. Comment expliquer qu'à ce moment-là un éclairage plus juste ait chassé les ombres et redressé les perspectives ? Certes, Dieu l'a librement voulu, mais, Dieu usant de moyens, nous pouvons nous interroger sur leur mise en œuvre ; et le génie d'un homme ne fournit pas la réponse, car le génie ne fonctionne pas dans le vide. Nous suggérons qu'en la personne de Jean Calvin, l'expérience radicale de l'Evangile, fruit de la révolution luthérienne, a rencontré la conceptualité qui lui convenait – qui lui convenait mieux que la conceptualité héritée du paganisme grec prédominante chez les Pères et dans l'Ecole médiévale. La conceptualité qui a permis à Calvin de mieux recevoir et penser l'enseignement biblique est celle de l'humanisme en son début ; elle est adaptée à la Bible parce qu'elle vient de la Bible dont elle sécularise les structures (vision de l'homme et du monde) ; toutefois, elle ne peut servir la Bible sans tension pénible, sans conflit coûteux en énergie, que dans la mesure où la sécularisation est encore bénigne (la sécularisation est dépossession du Seigneur). L'époque de la Réforme, et spécialement de la deuxième génération de la Réforme, est ce moment privilégié où une nouvelle conceptualité émergeait par sécularisation encore timide de la vision biblique, et rendait possible l'appréhension plus juste de la Parole scripturaire.

Ma proposition, si brièvement esquissée, montre que l'histoire, et même comme support de processus évolutifs, n'indiffère pas le fondamentaliste. Elle peut déjà laisser deviner que je ne retrace pas la suite des événements exactement comme mon estimé collègue. Quant

au témoignage intérieur du Saint-Esprit, je plaiderais, par exemple, que la version la plus subjective se trouve plutôt du côté de Luther, chez qui la vérité de la justification par la foi a si fortement le caractère d'un bouleversement existentiel. Calvin ne s'arrête pas à ses modalités subjectives, il pose le témoignage comme le facteur requis par notre « débilite » pour que nous recevions la certitude de la Parole objective. Le souci d'objectivité ne le quitte pas : il reconnaît que le Saint-Esprit est, d'une certaine façon, « sujet à l'Ecriture », qu'il est « en cette manière, examiné » (« Je le confesse » ; *Institution chrétienne* I, 9, 2). M. Widmer mentionne le piétisme à propos de la composante subjectiviste du fondamentalisme ; il est notoire que le piétisme plonge ses racines dans le sol luthérien.

Le plus important concerne l'emploi, par les fondamentalistes, des outils scientifiques modernes, dans lequel Calvin fait d'ailleurs figure de pionnier. Je les avais en vue quand je parlais de « l'humanisme ». Les fondamentalistes sont-ils inconséquents ? Ils le sont parfois en fait, par maladresse. Mais en principe, nullement. Ils intègrent (!) cet emploi dans leur vision : les disciplines scientifiques ne sont pas pour la foi un domaine absolument étranger ; elles procèdent de la création de Dieu, et, dans la généalogie de l'humanisme, de l'influence biblique elle-même ; purifiées des postulats idéologiques sécularisateurs (qui dévient leur application vers l'immanentisme, le réductionnisme, etc.), elles peuvent servir ; elles sont alors libérées pour leur vraie vocation. Cette possibilité repose sur la priorité de l'antithèse péché/grâce, remplaçant l'antinomie nature/grâce ; le mal n'est pas dans les choses, la nature, la culture, les sciences, comme telles, mais dans leur corruption.

Adopter cette position, bien entendu, c'est demander aux sciences de renoncer à leur prétention à l'indépendance et à la neutralité. Les échos qui me parviennent de l'épistémologie actuelle me faisaient croire que cette bataille était déjà gagnée : on reconnaît largement qu'aucune démarche scientifique n'est « innocente », libre de présupposés. Parmi les théologiens, Thomas F. Torrance (appuyé sur Polanyi) a dit des choses fortes dans ce sens. La crise, aujourd'hui, semble inverser les termes de celle de 1700 : la raison critique ne triomphe plus des dogmes et traditions, mais doute à son tour d'elle-même. Elle sent le sol se dérober sous ses pas, ses critères s'évanouir. Elle a, révolution, dévoré ses enfants. Je dépeindrais donc le paysage de la (post) modernité avec d'autres couleurs que le Professeur Widmer : davantage comme le faisait Jean-François Lyotard en Sorbonne, pour le Colloque des facultés latines de théologie protestante (19 septembre 1989), comme livrée à un

nouveau paganisme sans Olympe, sans panthéon, désespéré...

Dans cette situation, sont-ce les thèses fondamentalistes qu'on voit « privées de l'efficacité édifiante et de la force conquérante qui furent les leurs » ? Les voit-on freiner « l'élan missionnaire » ? Curieux. Je n'aperçois pas que les Eglises hostiles au fondamentalisme connaissent un boom quantitatif et qualitatif tel que les Eglises fondées sur la Bible devraient douter, en comparant, de la pertinence de leur message. J'ai vu paraître (en anglais) des ouvrages d'auteurs libéraux ou semi-libéraux (comme Richard G. Hucheson) s'interrogeant sur le dynamisme des Eglises fondamentalistes, qui croissent et multiplient, alors que leurs propres temples ne se remplissent plus guère... Je confesse, cependant, volontiers, que cette croissance relève de la seule miséricorde de Dieu, malgré les insuffisances déplorables des fondamentalistes que nous sommes, qu'elle procède de la seule puissance de sa Parole, source jaillissant en vie éternelle et fondement inébranlable de l'Eglise.